

Bernard **DEMORY**

Au temps des cataplasmes

Document

1944-1968

La France d'avant la télé

AU TEMPS DES CATAPLASMES

Bernard Demory

AU TEMPS
DES CATAPLASMES

Document

1944-1968
La France d'avant la télé

GINKGOéditeur

Extrait de la publication

Pour Colette et Bruno.
Pour Anne-Laure, ce témoignage d'un autre temps.
Pour Jean-Bruno Duménil, Danielle Guillot, Raymond Fuzellier,
Jacques Gauthier et Claude Monget-Sarrail, mes aide-mémoire.

Avec toute ma gratitude à mon frère dont les critiques, les corrections
et les suggestions m'ont grandement aidé lors de la rédaction de ce livre.

Mes chaleureux remerciements à Anne Mellion
qui a eu le redoutable privilège de corriger les épreuves.

© Ginkgo Éditeur, septembre 2003
47, Villa des Princes – 92100 Boulogne
ginkgoediteur@noos.fr

Extrait de la publication

Préface

Au temps des cataplasmes n'est pas une autobiographie et pourtant, j'y parle beaucoup de moi. Ce n'est pas non plus une étude ethnologique et pourtant, je m'attache à y décrire aussi minutieusement que possible les mœurs et coutumes d'un groupe social (une tribu dirait-on aujourd'hui) : la bourgeoisie catholique du quartier parisien de Saint-Thomas-d'Aquin.

Recherche sociologique alors ? Pas d'avantage et, cependant, je m'efforce d'analyser de façon rigoureuse le fonctionnement d'une certaine société au cours de la période 1944 – 1968.

De quoi s'agit-il alors ! d'un itinéraire !

Raconter avec le maximum de précision le cheminement de l'enfant et du jeune homme que je fus, en tentant de montrer comment les influences techniques, sociales, religieuses, etc. qu'il subit en déterminèrent le cours.

Mais, il ne s'agit pas uniquement de ma petite personne. Un peu naïvement peut-être, je considère que mon itinéraire personnel a une certaine « valeur d'exemple ». Beaucoup de garçons de mon milieu et de mon âge ont éprouvé des sentiments et vécu des situations identiques et possèdent des souvenirs communs. Les conversations que nous avons eues, les témoignages qui m'ont été adressés, m'ont conforté dans cette voie : il était salutaire de faire revivre cette période dont l'évocation engendre chez tous ceux qui l'ont vécue une nostalgie certaine.

Nostalgie d'une jeunesse enfuie, sans doute, mais également parce que ces années-là, ainsi que j'ai tenté de le faire ressentir, avaient une coloration particulière fort différente de celles d'aujourd'hui, que l'on pourrait résumer d'un mot : l'insouciance.

Si cet ouvrage s'adresse aux gens de ma génération en quête de leur jeunesse, il est tout autant destiné aux générations suivantes pour qui ce « Temps des cataplasmes » apparaît comme un lointain Moyen Âge.

Quand je raconte à ma fille, à ses amis ou à mes étudiants qu'il fallait attendre des années une ligne téléphonique, que l'on

communiquait par pneumatiques, que nous ne possédions pas de télévision (ou au mieux un téléviseur en noir et blanc recevant une chaîne d'État) mais un vieux poste de radio crachotant, que prendre l'avion était réservé à une petite élite et qu'il fallait presque une journée pour se rendre à Marseille, ils me regardent comme une espèce de dinosaure issu d'un autre âge.

Avec leur portables, leurs Palm, leurs DVD, leurs ordinateurs, eux, qui à vingt ans ont déjà parcouru la moitié du monde, me demandent très sérieusement comment nous avons pu survivre dans un tel monde sous-développé.

C'est aussi pour eux, ces enfants du XXI^e siècle que j'ai rédigé ce livre. Il leur permettra de comprendre, je l'espère, quels bouleversements techniques et sociaux nous avons vécus depuis la fin des années sombres.

LA FAMILLE



Dans la plupart des récits de souvenirs, il est d'usage de consacrer le premier chapitre à l'histoire de la famille de l'auteur. Ces biographies, qui remontent souvent fort loin en arrière, à de rares exceptions près, ont le don de m'enluyer. La plupart du temps je les ignore pour entrer dans le vif du sujet.

Aussi, vais-je m'efforcer d'épargner au lecteur la tentation de passer outre en ne lui fournissant que les repères essentiels. De toute façon, la construction même de cet ouvrage lui permettra de retrouver ma famille au cours des différents chapitres racontant l'existence que nous menions alors.

C'est ainsi que j'ai préféré parler de ma famille maternelle dans le chapitre consacré à *La campagne*, là où j'ai tenté de la faire revivre dans son cadre d'origine.

Du côté paternel, l'histoire est plus intéressante. Si je sais que la famille Demory prend ses racines au village de Mory, dans l'Aisne, en revanche le mystère demeure en ce qui concerne mon grand-père, Eustache Clément Demory, mort en 1929.

Lorsque nous interrogeons mon père sur notre aïeul, il restait évasif et détournait la conversation. Parfois, il était comptable, parfois juriste. Lors de l'enterrement de ma grand-mère, Marthe Marie Désirée Delevacque, enterrée à Suzanne, quand les convives, échauffés par les vins, commencèrent à parler du grand-père, mon père les fit taire promptement.

S'était-il suicidé, comme je l'ai longtemps cru ? Avait-il rendu l'âme dans les bras d'une maîtresse ? Nous ne connûmes la vérité qu'après la mort de mon père en fouillant les archives familiales.

La réalité était beaucoup plus simple : mon père avait honte d'avouer que ses parents étaient concierges au 198 boulevard Saint-Germain et fit tout, durant sa vie, pour masquer des origines modestes qui n'avaient pourtant rien de déshonorant.

Mes grands-parents eurent trois enfants : Marie, morte prématurément, Marthe, née en 1892 et Roger, né en 1897.

Roger épousa Germaine Combettes, en 1932. Malgré deux fausses couches, ma mère réussit à mettre au monde trois enfants : Bruno, né en 1934, Bernard en 1939 et Colette en 1942.

Ces quelques repères biographiques précisés, j'en arrive au personnage insolite de cette famille somme toute très banale : ma grand-mère paternelle que nous appelions « bonne-maman » (alors que mes grands-parents maternels étaient « pépère » et « mémère ». On saisit la nuance.).

Cette femme que j'ai toujours détestée vivait avec ma tante Marthe au 40 rue du Dragon dans un appartement qui, malgré la hauteur des plafonds, était perpétuellement plongé dans une demi-obscurité.

Cet immeuble vétuste, qui avait dû connaître son heure de prospérité ainsi qu'en atteste une superbe rampe en fer forgé, était imprégné d'une odeur de poisson pourri provenant de l'atelier de fabrication de nuoc-mâm *Hong Lien* situé au rez-de-chaussée de la cour. Dans des cuves en bois se décomposaient des crevettes et des poissons dont on extrayait le jus pour fabriquer ce condiment indispensable à la cuisine asiatique.

À l'odeur de poisson se mêlait la senteur puissante des cabinets à la turque où les locataires allaient vider leurs seaux hygiéniques (les quelques appartements du côté cour ne comptaient, en guise de sanitaires, qu'un unique poste d'eau).

L'appartement en lui-même était constitué de deux pièces, d'une petite cuisine et d'une alcôve faisant office de chambre.

C'est dans cet antre à l'odeur indéfinissable de poussière (les lourds rideaux qui masquaient en partie les fenêtres n'avaient jamais dû connaître le teinturier), de poisson, de vieux, que vivaient ma grand-mère et ma tante.

On entre ici dans un roman de Mauriac. Depuis son plus jeune âge, ma bonne-maman avait inculqué à Marthe ce principe hautement chrétien que le destin d'une fille est de se consacrer à sa mère. Abandonnant toute velléité d'indépendance (on évoquait bien un vague fiancé, mort à la guerre) ma tante était devenue la servante – pour ne pas dire l'esclave – de sa mère.

Admirable abnégation ! diront certains. Chantage pervers et cruel puis-je affirmer ayant vu ma pauvre tante mener cette vie de cloporte. Remarquablement intelligente elle aurait pu prétendre à une brillante carrière intellectuelle. Au lieu de quoi, grâce à son habileté manuelle, elle dut se contenter d'une des pires professions : couturière en chambre.

Tout au long de la journée elle pédalait sur sa machine à coudre pour confectionner manteaux, jupes et corsages que lui payait pour un salaire de misère un grossiste-soutier du Sentier.

Comme les travailleurs immigrés qui peinent quinze heures par jour dans des caves ou des greniers, elle ne possédait évidemment aucune existence légale, donc pas d'heures supplémentaires (elle était payée à la pièce), pas de congés payés ni de sécurité sociale.

Ses déplacements étaient réglementés par ma grand-mère qui avait fixé des barèmes pour le temps nécessaire aux courses et à la livraison de son travail. Tout retard lui valait une scène. Peut-être la battait-elle ?

Quand mon père se maria (il avait trente-cinq ans et ma

tante quarante !), ma grand-mère interdit à la tante Marthe de se rendre à cette noce qu'elle désapprouvait ouvertement. Jusqu'au dernier moment, elle avait espéré que son fils suivrait l'exemple de sa sœur et se consacrerait corps et âme à sa « pauvre mère ».

Ma mère, qui était la bonté même, éprouva, je crois, une seule haine dans sa vie : ma tante et ma grand-mère à qui elle ne pardonna jamais cette humiliante défection.

Après Mauriac, nous passons à Beckett. Un jour, ma « bonne-maman » décida qu'elle était sur le point de mourir. Elle se mit au lit dans le galetas éclairé par une sinistre lampe de 25 watts qui lui servait de chambre et attendit la fin. Cette attente dura une bonne dizaine d'années.

C'est le souvenir que je garde d'elle : une vieille femme à l'odeur rance adossée à des oreillers douteux, qu'il fallait embrasser en cachant sa répugnance.

Mais la moribonde n'avait pas perdu son caractère dictatorial. Lorsque ma tante tardait à rentrer de ses livraisons de vêtements, elle retrouvait sa vitalité, s'extirpait de son lit et, oubliant toute pudeur, allait s'installer sur un pliant à la sortie du métro Croix Rouge (cette station a disparu). Quand ma tante apparaissait en haut des escaliers, elle subissait, comme une petite fille, une sévère semonce.

Ce manège grotesque prit fin le jour où un passant, croyant avoir affaire à une pauvre, glissa une pièce de monnaie à ma grand-mère. Terriblement humiliée, elle renonça à ses attentes au sortir du métro.

Quand elle mourut ma tante cessa de vivre, au sens propre du mot. Elle renonça à s'alimenter et parvint à un tel point de décrépitude que mon père, malgré ses protestations, fit venir un médecin. Effrayé par son état de maigreur – elle pesait trente-sept kilos et ressemblait à une rescapée de Dachau – il la fit immédiatement entrer aux urgences de l'hôpital Saint Joseph.

Bien soignée, partie un an en maison de repos (c'est durant cette période que j'investis son appartement pour en faire mon « atelier » – cf. : Les jeunes filles et les dames), elle vécut jusqu'à quatre-vingt-treize ans. Tristes années où elle

eut tout loisir de méditer sur sa vie gâchée. Devenue aveugle, elle passait ses journées à écouter France Culture et France Musique. J'allais souvent prendre le thé avec elle dans son petit studio du 7 rue du Dragon où elle m'avait succédé.

Ma mère était ce qu'il convient d'appeler « une femme au foyer ». L'essentiel de son activité consistait à s'occuper de son mari et de ses enfants.

Levée avant tout le monde, elle préparait les petits-déjeuners, surveillait notre habillement, vérifiait le contenu de nos cartables, etc.

Avant de partir à son bureau, mon père lui remettait l'argent de la journée (ma mère n'a jamais possédé de compte en banque). Parfois, sur le pas de la porte, elle lui rappelait doucement qu'il avait oublié quelque chose. Comme à regret, mon père sortait son portefeuille et déposait quelques billets sur le buffet de la salle à manger. Quand je fus en âge d'apprécier les choses, cette dépendance économique totale me parut particulièrement humiliante.

Une fois la famille partie, elle faisait les lits, rangeait, balayait, lavait la vaisselle du petit-déjeuner, etc.

Puis elle descendait « faire les courses ». J'ai noté (cf. : La vie au quotidien) que les foyers qui possédaient un réfrigérateur constituaient l'exception. Il était donc nécessaire de renouveler chaque jour, surtout par temps chaud, les denrées périssables comme les produits laitiers (sitôt rentrée, elle faisait bouillir le lait avec *l'anti-sauve lait* de peur qu'il ne « tourne »), la viande ou le poisson.

Les courses chez les multiples commerçants où l'on devait faire la queue occupaient une bonne partie de la matinée. Mais ces moments d'attente dans les boutiques, qui paraîtraient aujourd'hui insupportables, étaient l'occasion pour ma mère de rencontrer les autres dames du quartier et d'échanger avec elles les petites nouvelles de la vie quotidienne. En fait, ces pauses qui nous semblent aujourd'hui des moments perdus, devaient lui rappeler sa campagne natale (dans les villages et les petites villes, malgré

l'apparition des super marchés, le moment des courses est resté l'occasion de bavarder et de connaître les nouvelles fraîches). Elles permettaient également de faire côtoyer la bonne, la femme d'ouvrier et la grande bourgeoise qui, autrement, ne se seraient jamais rencontrées.

Lestée de ses paniers et de ses sacs, après l'inévitable halte chez le concierge, elle remontait nos quatre étages et se mettait à préparer notre déjeuner.

On aurait du mal à imaginer, de nos jours, le travail qu'exigeait la confection d'un repas pour cinq personnes (mon père rentrait déjeuner à la maison et mon frère qui avait, paraît-il, le foie fragile avait droit à un menu spécial à base de haricots verts, d'épinards et de salade cuite).

Les appareils électriques, les auto-cuiseurs et autres ustensiles qui ont considérablement facilité la tâche des cuisinières n'existaient pas. Les légumes pré-épluchés et les surgelés ne feraient leur apparition que beaucoup plus tard.

Il fallait donc éplucher, écosser, piler, hacher, battre à la main. Confectionner une purée, par exemple (les produits lyophilisés étaient, bien sûr, inconnus) exigeait d'éplucher les pommes de terre, de les faire cuire et de les écraser à la fourchette avec du lait et du beurre. Essayez et vous verrez le temps et l'effort que cela demande.

Comme ma mère mettait son point d'honneur à varier les menus et à les faire copieux pour satisfaire nos robustes appétits, on peut estimer que le tiers de son temps passait en cuisine.

Rentrés de l'école, nous attendions avec impatience d'entendre le pas de mon père dans l'escalier accompagné d'une toux caractéristique qui ne le quitta jamais (sans doute due au fait d'avoir été gazé à la guerre de 14 et aux cigarettes et pipes qu'il ne quittait jamais). Dès qu'il avait pianoté l'appel scout (cf. : Le scoutisme) sur la porte d'entrée, nous nous précipitions à table.

À la fin du repas, sans perdre un instant, à tour de rôle, nous essuyions la vaisselle que ma mère lavait dans une baignoire d'eau chaude tandis que mon père sirotait son café et s'accordait dix minutes de sieste.

Après le départ de la famille, ma mère disposait enfin de quelques instants de répit. Elle les mettait à profit pour lire un peu (elle était passionnée d'histoire) mais surtout pour entretenir le linge, repasser, tricoter ou broder (sur chaque drap, chaque taie d'oreiller, chaque serviette de table, figure le monogramme de la famille *DC.*).

Je possède une pleine malle de napperons, sets de table et serviettes ornés ainsi de savantes broderies. Le tricot (après la guerre, on détricotait les chandails devenus trop petits pour en récupérer la laine) occupait également une grande partie de ses « loisirs ».

En fait, je ne l'ai jamais vue inactive. Elle mettait en pratique le principe qu'on lui avait inculqué dans sa jeunesse : « une femme comme il faut ne doit jamais avoir les mains inoccupées ».

Quand nous rentrions du lycée et du Cours Désir, c'était la sacro-sainte *heure du thé*. Cette pause, cette halte dans une journée harassante, pour rien au monde elle ne l'aurait omise. En dégustant son savoureux cake aux fruits confits (chacun de nous évoque avec émotion le plat que sa mère confectionnait comme nulle autre et dont il n'a jamais retrouvé la saveur), nous lui racontions notre journée, nos déceptions ou nos succès.

Tandis que nous faisons nos devoirs et apprenions nos leçons, elle retournait aux fourneaux préparer le dîner. Nous l'interrompions fréquemment pour qu'elle nous explique une règle de grammaire ou nous fasse répéter une récitation (elle n'avait pas poussé le dévouement jusqu'à apprendre le grec pour nous aider dans cette redoutable épreuve qu'était la composition de récitation).

Le dîner commençait invariablement par une soupe. Chaque jour elle devait faire preuve d'imagination pour en proposer une nouvelle qui réponde aux goûts de l'ensemble de la famille (je n'ai jamais pu absorber les soupes au tapioca, ces horreurs !).

De même lui fallait-il du talent pour trouver une utilisation aux restes. Traditionnellement, nous dînions, le

dimanche soir, avec un pot-au-feu qui permettait de servir en entrée le bouillon gras. Si le lundi, chez les Lequesnoy de *La vie est un long fleuve tranquille* « c'est jour de raviolis », chez nous il était jour de hachis parmentier (ici non plus, je n'ai jamais retrouvé la saveur des hachis qu'elle confectionnait).

Les restes de pain (« gaspiller le pain est un péché ! ») servaient également à confectionner des plats comme la panade, substance aussi repoussante que le tapioca. Pilés et séchés, ils fournissaient la chapelure pour les escalopes et les gratins.

Après le dîner, tandis que mon père buvait des thés plus noirs que du café, nous prenions notre tour à l'essayage de la vaisselle.

Enfin, après le traditionnel baiser, nous allions nous coucher, laissant à nos parents quelques moments d'intimité ponctués par le clic-clac des aiguilles à tricoter de ma mère.

Malgré cet emploi du temps surchargé (et je n'ai pas parlé des promenades au « petit square » de la rue de la Planche ou aux Tuileries – cf. : *La vie quotidienne et Les loisirs*), j'ai toujours vu ma mère d'une humeur égale, sans emportements, toujours disponible pour panser nos plaies physiques ou nos peines de cœur. Sans doute n'a-t-elle pu retenir quelques gifles lorsque je devenais trop insupportable. Mais j'avais conscience de vraiment les mériter.

Lorsque je devenais franchement odieux, elle proférait la suprême menace : « tu vas voir ce que ton père va dire quand il rentrera ! ». Mais, au retour de celui-ci, elle avait oublié le prétexte de la menace, le calme était revenu et nous pouvions nous mettre sereinement à table.

La douceur, la tendresse, la modestie, ces trois adjectifs disent tout sur la chance que nous avons eue de profiter abusivement d'une mère comme celle-ci.

« Votre mère était une sainte ! » affirmait mon père après la mort de celle-ci en 1975. Ce à quoi ma sœur, exaspérée, lui rétorqua un jour que la vraie raison de sa sainteté fut d'avoir supporté toute sa vie un mari comme lui.

Bien qu'un peu exagérée, cette réflexion ne manque pas de justesse.

Le moins qu'on puisse dire est que mon père avait un caractère *affirmé*.

Le couple formé par mes parents était une sorte de « modèle » au sens où il se conformait à une tradition chrétienne solidement établie dans le milieu où nous vivions. La mère assurait la bonne marche du ménage, gérait le quotidien, s'occupait de l'entretien et de l'éducation des enfants, etc. Le père, quant à lui, assumait son rôle de *chef de famille*.

Jamais cette expression n'a aussi bien convenu qu'à mon père.

Un psychologue trouverait sans doute dans les origines modestes qu'il s'efforça toujours de nous cacher les raisons profondes de son appétence à jouer, dans quelque situation qu'il se trouvât, ce rôle de *chef*.

Je ne suis pas psychologue, mais les faits sont là. À l'Amicale Saint-Thomas d'Aquin, il fut capitaine de l'équipe de football, animateur de la troupe de théâtre (cf. : Le théâtre) puis Président. Aux scouts (cf. : Le scoutisme) il s'accrocha jusqu'à l'âge de cinquante-deux ans à son poste de chef de groupe. Il fallut une véritable révolution de palais, dont il mit longtemps à se remettre, pour lui faire abandonner sa fonction. Au lycée Henri IV, il devint rapidement Président de l'Association des parents d'Elèves. Et je ne parle pas des nombreuses associations de lutte contre le bruit, de défense de l'environnement et de l'obstruction à la Centrale EDF de Saint-Laurent-des-Eaux qu'il monta et, bien sûr, présida.

C'est incontestable : il possédait une énergie et un charisme propres aux natifs du Taureau, qui l'amenaient naturellement à prendre la tête des mouvements auxquels il adhérait.

Mais, pour des raisons que nous ne sommes jamais parvenus à élucider (Rigueur morale ? Sens profond de l'honnêteté ? Refus des compromissions ? Naïveté, selon certains ? Peur de l'échec ?) il ne prenait le pouvoir que si celui-ci avait un but totalement désintéressé.

Avec son talent, il aurait pu se lancer dans une carrière politique (au temps de la splendeur du MRP il consentit à figurer sur une liste électorale mais à un rang qui ne lui laissait aucune chance d'être élu).

Il aurait pu devenir chef d'entreprise, diriger une troupe de théâtre ou réussir dans la promotion immobilière. Non, il consacra toute son énergie à des actions destinées au service des autres. C'est peut-être cela vivre en accord avec sa foi chrétienne.

Comment fonctionnait le couple que formaient mes parents ? Aujourd'hui, on dirait que ma mère était une femme soumise. Jamais elle ne se rebellait contre les décisions de son mari. Avec tact et gentillesse, elle s'efforçait de réparer les impairs et les esclandres que le caractère impétueux de celui-ci avait provoqués.

Leur relation était empreinte de pudeur. Ils se vouvoyaient alors que nous les tutoyions (chez certains de mes amis, les enfants vouvoyaient leurs parents). Jamais ils ne se permettaient ces gestes de tendresse spontanée qui nous paraissent aujourd'hui si naturels. Un baiser sur le front, un « mon chéri » représentaient pour eux le maximum des privautés autorisées. Inutile de dire que je n'ai jamais vu mes parents nus.

S'agissait-il de froideur ? Je pense qu'il faut plutôt parler de retenue et du poids d'une éducation dans laquelle toute effusion était considérée comme un manquement aux règles. J'ai moi-même mis un certain temps à me débarrasser de cette pudeur.

En revanche, leur correspondance laissait apparaître une affection profonde, affection teintée d'un mysticisme qui pourrait prêter à sourire s'il ne témoignait pas d'une élévation de sentiments qui force le respect.

Dès qu'ils étaient séparés – pendant la période où nous réfugiâmes en Indre et Loire (cf. : La campagne) ou durant les vacances – ils s'écrivaient chaque jour. Non pas des petits mots hâtifs et impersonnels mais des épîtres de plusieurs pages dans lesquelles chacun décrivait minutieusement ses

activités, ses sentiments et ses inquiétudes (j'étais souvent le principal sujet d'inquiétude de ma mère).

Ces lettres ne cherchaient pas l'effet littéraire – Madame de Sévigné est bien loin – mais, grâce à leur simplicité et à leur chaleur, atteignaient parfois une qualité affective qui me fait songer à ces *Lettres de Poilus* récemment éditées où le sublime côtoie le banal et, par ce contraste même, engendre une irrésistible émotion.

Pour suivre la vie de la famille, nous avons disposé d'un précieux document : le livre de comptes tenu journalièrement par ma mère jusqu'aux dernières années de sa vie.

En filigrane, les dépenses familiales permettent de découvrir les difficultés financières auxquelles mes parents se sont affrontés, les affres du quotidien, les embellies qui permettaient quelques « folies ». Ces cahiers de dépenses racontent souvent mieux qu'avec les mots la vie quotidienne d'une famille comme la nôtre. C'est pourquoi nous les avons légués au Musée des Arts et Traditions Populaires en souhaitant qu'un chercheur puisse un jour en faire son miel.

Mon père exerçait deux activités professionnelles. Durant la journée, il se rendait à son bureau, rue Saint-Lazare, où il occupa, dans plusieurs sociétés successives, des postes de comptabilité et de gestion financière.

Tout cela reste assez flou car, à la maison, les problèmes économiques et financiers étaient pratiquement évacués. J'ai toujours ignoré ce qu'il gagnait, quelles étaient ses fonctions exactes, quels problèmes il rencontrait dans son travail.

Pourtant il dut en avoir de sérieux quand la société qui l'occupait depuis des dizaines d'années mit la clef sous la porte. Mes parents en parlaient à mots couverts, comme d'une affaire honteuse. Puis on apprit qu'une autre société, la CHM, qui gérait des hôtels de luxe, le chemin de fer à crémaillère de Superbagnères et la route du Pic du Midi l'avait repris à son service.

Je suppose que sa situation s'améliora. Il partait fréquemment faire des « audits » dans ces lieux dont les noms me faisaient rêver : Cabourg, Font Romeu, Port-Vendres, le

978-2-84679-134-2

Collection
« Mémoire d'homme »

Comment avons-nous vécu depuis la Libération jusqu'en mai 68 ? Comment avons-nous pu survivre dans ce « lointain Moyen Âge » sans télévision, sans hypermarchés, sans surgelés, sans téléphones portables ?

Quels étaient nos loisirs ? Comment se déroulait notre vie quotidienne ? Quels produits, quels objets utilisions-nous ? Comment se déroulaient nos études ? Comment fonctionnaient les rapports entre garçons et filles ?

Construit à partir des souvenirs de l'auteur, ce livre propose une vingtaine de thèmes (la vie au quotidien, les vacances, la religion, le cinéma, etc.) qui se croisent et se répondent.

Expériences vécues, observations ethnologiques et sociologiques, tissent une « trame de mémoire » propre à faire resurgir, de façon vivante et amusée, une époque à jamais révolue.

La place importante accordée aux produits et aux objets n'est pas arbitraire. Elle souligne leur influence prépondérante sur les transformations de nos modes de vie et nos systèmes de relations.

Au temps des cataplasmes, en décrivant le passage du monde « ancien » au monde « nouveau » permet de mieux comprendre les mutations qui ont révolutionné notre vie.

illustrations : Michel Guérard
maquette : fineattitude

ISBN 2-84679-013-2

Prix : 19 e

Extrait de la publication